

tent déjà plus les charmes de l'idiome national, opposeront à l'assimilation plus de résistance que leurs pères; et pourtant ces enfants sont les hommes de l'avenir, ce sont eux qui fixeront les destinées de la race canadienne aux États-Unis.

Je le sais, il y a de glorieuses exceptions; un certain nombre de Canadiens font de généreux efforts pour maintenir intactes la langue et la nationalité françaises, mais ces hommes de cœur et d'énergie sont isolés, ils peuvent aider, mais ils ne sauraient rien fonder.

Aussi, la construction des églises, la fondation des couvents, l'établissement des écoles paroissiales ne sont pas, comme on l'a dit, la résultante de la foi, du dévouement et du patriotisme de tout un peuple, c'est l'œuvre du clergé canadien encouragé et soutenu par un groupe d'hommes dévoués, amis sincères de leur nationalité; ce sont les prêtres et ces Canadiens là qui ont marché, supplié, sacrifié leur temps, employé leurs talents et leur énergie pour l'établissement de ces institutions: les sympathies réduites à leur plus simple expression ont été la seule manifestation de la foi et du patriotisme du grand nombre.

Nous devons, certes, remercier les hommes dévoués, les patriotes ardents qui ont fait de tels sacrifices dans l'intérêt de leurs frères, mais en même temps, nous devons avouer qu'au point de vue de la nationalité, les maisons d'éducation qu'ils ont fondées et qui peuvent procurer une solide instruction religieuse aux enfants canadiens, ne feront que ralentir la "marche descendante" et n'empêcheront pas l'assimilation. En effet, l'élément féminin est presque seul à bénéficier de ces institutions, et malgré mon admiration pour la femme canadienne, pour son intelligence et ses vertus, je ne crois pas, en ce qui touche la langue et la nationalité, que son influence puisse se faire sentir au delà du foyer domestique; elle pourra obtenir qu'on parle français sous son toit, mais au dehors, dans les relations sociales et d'affaires, elle n'empêchera pas ses garçons de faire un usage constant de l'anglais.

Remarquons d'ailleurs que, dans ces écoles, l'anglais est la langue officielle, la base du programme des études, et que l'enseignement du français y tient la même place que l'enseignement de l'anglais dans nos écoles françaises de la Province de Québec. Un de nos compatriotes qui voyageait dernièrement aux États-Unis, nous dit qu'à une séance donnée dans un couvent canadien, il n'a pas entendu un mot de français à part la pièce jouée et les morceaux déclamés; probablement que leur rôle terminé, les jeunes filles étaient heurtées de babiller en anglais, et de se délasser un